



Interview Joolz Denby

Un interview de Joolz Denby

Réalisé par Thomas Bauduret

Mise en ligne Le vendredi 16 Novembre 2007

Romancière, graphiste, poétesse, Joolz Denby est une personnalité de la scène punk anglaise. Ce premier roman, qui lui a valu le Prix du premier roman de la Crime Writers' Association, a déjà été traduit en russe, allemand et japonais.

Thomas Bauduret - "Stone Baby" est votre premier roman, mais votre œuvre impressionnante a fait de vous une célébrité en Angleterre. Pouvez-vous vous présenter à vos lecteurs ? Et qu'est-ce qui vous a fait passer au roman ?

Joolz Denby : Je suis écrivaine, peintre, poète, comédienne, récipiendaire de plusieurs prix et nominée bon nombre de fois, mais aussi designer, photographe, tatoueuse et curatrice d'expositions artistiques. J'ai remporté pas mal de succès dans tous ces domaines : mes pochettes de CD m'ont valu un disque d'or, mes peintures et mes photos ont été exposées dans le monde entier, mes poésies sont très demandées, etc, etc... Je suis aussi manager de groupes de rock et ai fait la route pendant des années avec des musiciens (Et je le fais encore, quoique moins souvent !) pour tenir la boutique à T-shirts. J'ai fait des lectures de mes textes dans le monde entier (mais pas en France, malheureusement) et après ces lectures, qui peuvent être assez théâtrales, on ne cessait de me demander, « que devient tel ou tel personnage de ce poème ? » Alors je me suis dit que je devais écrire une histoire un peu plus longue, ce qui est devenu ce roman, « Stone Baby », qui a gagné le prix du premier roman criminel et a été nommé pour le prix John Creasey. J'aime écrire des romans, parce que cela me donne la liberté de développer un personnage, de raconter une histoire plus complexe, de me détendre un peu par rapport à la discipline rigide qu'est la poésie (ou du moins mon genre de poésie). De plus, c'est assez passionnant et ressemble à filer une tapisserie, on passe d'un motif à l'autre en regardant émerger le schéma général. C'est extrêmement satisfaisant. De toute évidence, je suis perfectionniste et un bourreau de travail ! Bref, quelqu'un de difficile à vivre !

Thomas Bauduret - La question qui se pose tout naturellement est de savoir à quel point vous vous êtes inspirée de votre propre expérience de comédienne.

Joolz Denby : Je me suis inspiré de toutes ces années où j'ai sillonné les routes pour donner des spectacles oscillant entre la comédie et le récital de poésies. Par exemple, il m'est arrivé de donner 52 spectacles d'affilée ! Donc, lorsque je parle des loges abominables, des longs trajets en voiture, des conditions de couchage horribles, des clubs aussi pénibles que leur public, de ce qu'on ressent sur scène et lorsqu'on en descend — tout est vrai. Je me suis aussi servi de mon apparence physique (Je suis grande et du genre armoire à glace) et les réactions qu'engendrent une femme bâtie en force (« De quoi tu as peur ? Une grande fille comme toi n'a besoin de personne », etc) pour montrer que la taille physique d'une femme (ou d'un homme) n'a rien à voir avec sa sensibilité ou ses blessures intérieures. J'utilise toujours des expériences personnelles pour former une trame

narrative, car au moins, je sais que tout est vrai. J'ai mené une existence plutôt mouvementée, avec des expériences très diverses, et j'ai beaucoup voyagé. Du coup, cela me fait tout une réserve de matériau à exploiter — mes recherches personnelles, si l'on veut. Je ne suis pas aussi dure que Jamie, je n'ai pas ses blessures intérieures, je tiens plutôt de Lily et son côté logique.

Thomas Bauduret - Ce roman est indéniablement criminel, mais plutôt un exercice à la Ruth Rendell, ou contrairement à un « whodunit », la question est plus « comment ? » que « Qui ».

Joolz Denby : Les « whodunit » m'ennuient à mourir. Ils sacrifient les personnages pour tisser ces mystères labyrinthiques qui sont sans intérêt, du moins pour moi. En tant que lectrice, je présume que je suis censée penser « Qu'est-ce que cet auteur est intelligent ! », mais ce n'est pas le cas, pour moi, c'est plutôt « Comme cet auteur se croit intelligent », ce qui est une autre paire de manches. Peu m'importe si c'est le maître d'hôtel le coupable, je veux savoir pourquoi, qui il était, ce qu'il avait en tête. Ce qui m'intéresse, ce sont les personnages — leurs mobiles, leurs pensées, leurs voix, leurs histoires personnelles. Je n'écrirai jamais de roman à énigme ou de procédure policière, ou une histoire de légistes, ou alors en parodie. C'est un de mes vices secrets : j'adore écrire des parodies !

Thomas Bauduret - D'habitude, les récits écrits du point de vue des victimes sont axés sur la vengeance, mais là, même le « méchant » est une victime à sa façon. Dans votre livre, il n'y a pas de « happy-end » Hollywoodien possible...

Joolz Denby : Ecrire des romans stéréotypés et irréalistes pour me conformer à un idéal sociétal réconfortant ne m'intéresse pas. Ma citation préférée est de Flannery O'Connell : « La réalité ne change pas selon qu'on peut ou non la supporter ». Je dois être une excentrique, je présume, ma poésie n'est pas différente — bourrée de contradictions, de beauté, de dureté, d'ombres et de lumière. Je cherche une illumination, une lumière qui puisse éclairer notre humanité. Je ne pense jamais, « Oh, il ne peut rien m'arriver de tel ». Je travaille beaucoup dans des prisons, et je sais que tout peut arriver à tout moment et à n'importe qui. A ma naissance, j'étais morte, et je le suis restée un bon moment avant de recevoir deux transfusions du sang de mon père — ma mère a accouché chez elle, tout s'est passé dans sa chambre. Je ne me suis jamais senti vraiment proche des autres, j'ai toujours eu l'impression que je devrais ne pas être là, que je suis d'ailleurs. C'est un miracle que je m'en sois sortie indemne (pour autant que je sache), mais cet événement a fait naître en moi le désir de mieux comprendre l'humanité et une soif d'excellence, de liberté intellectuelle. Je sais que les « méchants » ne sont pas des Hannibal Lecter ou des Moriarty. Il n'y a pas d'über-criminels, de génies du mal — juste des êtres humains qui ont choisi les ténèbres, qui ont pris des décisions négatives et primitives basées sur des réactions plus émotives que raisonnées ou logiques. Le plus dépravé des meurtriers sexuels peut aimer son chien, ses voisins, ses passe-temps. Mais dans une autre partie de son esprit, une bête féroce hurle et écume jusqu'à ce qu'il ne puisse plus la contrôler. Ce n'est qu'une question d'addiction, comme chez un drogué ou un alcoolique. Tout comme le chocolat, le café et les cigarettes. Le principe est le même, ce n'est qu'une question de degré.

Thomas Bauduret - Contrairement au politiquement correct actuels, bien que ce roman soit une belle histoire d'amitié entre deux femmes, les personnages masculins sont tout aussi vivants au lieu d'être simplement de la viande.

Joolz Denby : Voilà qui m'a bien fait rire ! J'aime les hommes. Après tout, je suis femme et hétérosexuelle ! Toute ma vie, j'ai travaillé dans des environnements à dominante masculine. Par exemple, l'industrie musicale est composée d'hommes. On y trouve certes quelques femmes, mais au final, ça reste un truc de mecs. Cela ne me dérange qu'en principe — j'essaie d'encourager des jeunes femmes à « envahir » l'industrie musicale, mais malheureusement, de nos jours, la plupart se contentent d'être des groupies — ce qu'elles trouvent « cool », ce qui est faux — ou de jouer les « rockeuses » des magazines. En fait, pour les musiciens et les roadies, ce ne sont que des putains qu'il n'est même pas nécessaire de payer. Donc, je travaille AVEC des hommes, pas contre eux ; je peux leur prouver que je suis aussi capable qu'eux sans perdre de ma féminité — je n'ai pas peur de pleurer devant eux ou de mettre du rouge à lèvres si j'en ai envie, ou d'autres petits détails bêtes que je refuse

d'abandonner. Et le pire, c'est qu'en tournée, les hommes ne cessent de piquer mes crèmes hydratantes, mon fil et mes aiguilles, mon parfum ou mon gel-douche... J'essaie de changer leur attitude envers les femmes en général en donnant le bon exemple. Et ce n'est pas différent en littérature. Les plus grands auteurs sont en général des hommes. C'est comme si on pouvait devenir une « grande femme-auteur », mais jamais un auteur tout court. L'industrie littéraire ne vaut pas mieux que celle du rock, elle aime se croire au-dessus de tout ça, se la jouer intellectuelle alors qu'en fait, c'est toujours la même histoire de drogues, de groupies et de corruption. En tout cas, je ne juge pas les gens par leur sexe, leur race, leur religion ou leurs préférences sexuelles. Soit ils sont « sains » (honnêtes, loyaux, travailleurs, sympas, pleins d'humour), soit ils ne le sont pas, et en ce cas, ils ne m'intéressent pas.

Thomas Bauduret - Bien qu'il n'y ait pas de véritable méchant, la façon dont vous décrivez les médias fait d'eux une force néfaste et destructive et, pire encore, aveugle, puisqu'on évite le cliché du « vilain journaliste de service » (à la « Natural Born Killers »)

Joolz Denby : Je crois sincèrement que les médias Anglais sont fondamentalement corrompus, malsains, sans scrupules et qu'ils ne répondent à rien ni personne. Ils créent délibérément des tensions et des conflits pour vendre du papier ou des émissions TV. Il y a très, très peu de journalistes intègres et on les évacue petit à petit. C'est une simple question d'argent, c'est tout ce qui compte pour les médias Anglais, et ils sont prêts à n'importe quelle bassesse du moment que ça rapporte : piéger, tromper, cacher leurs véritables intentions, persécuter les gens, imprimer des mensonges. Tout leur est bon.

Thomas Bauduret - La ville de Bradford elle-même est un personnage à part entière du roman, et c'est (je crois) un décor inédit dans la fiction. Aimez-vous vraiment votre ville à ce point ?

Joolz Denby : J.B. Priestley, un célèbre auteur Anglais des années 30 écrit des romans et des pièces de théâtre situées à Bradford, qu'il a rebaptisé « Bruddesford », mélangeant les noms de Bradford et de petits villages avoisinants. Ce sont des textes très précis et riches en détails. Bradford a mauvaise réputation grâce aux médias Anglais et à quelques dramaturges, essayistes, etc... qui, par paresse, utilisent ce décor comme un symbole de tensions raciales et d'immigration incontrôlée. Notre communauté est très métissée, mais à part deux émeutes en sept ans, nous ne subissons pas les tensions constantes que dépeignent les médias. Loin de là. Dans ma rue, je croise des blancs, des Musulmans, des Sikhs, des Ukrainiens, des Polonais et des Irlandais, et tout le monde s'entend à merveille. Bradford est une très belle ville, parce qu'un jour, elle fut très prospère. Ses bâtiments de granit du XIXe siècle sont d'excellents exemples du style Gothique et leurs gravures sont parmi les plus belles de toute l'Europe. Tout est vraiment comme je le décris dans le livre : beau, venteux, contradictoire, têtu, étrange, secret, illusoire. Et j'adore ça. Cette année, je vais recevoir un diplôme honorifique de l'Université locale récompensant ma foi en Bradford et la façon dont j'en fais la promotion — et c'est le plus grand honneur qu'on puisse me faire.

Thomas Bauduret - Peut-on espérer retrouver Jamie, Lily ou d'autres personnages de « Stone Baby », même si, parmi vos quatre autres romans inédits en Français, il n'y a pas encore de suite directe ?

Joolz Denby : J'ai souvent pensé écrire une suite à « Stone Baby ». Mais à l'époque, je voulais produire une série de romans, ce que j'appelais des « compagnons » avec pour personnages des habitantes de Bradford ou des femmes liées à cette ville. J'aime l'idée de prendre toutes les voix d'une ville — toutes les femmes que je pourrais connaître ou entendre parler, qu'on pourrait me présenter lors d'une fête via des amis, toutes ces histoires liées à un seul lieu, toutes interconnectées, rater des gens de quelques centimètres ou leur rentrant dedans par le simple fait du destin. Ainsi, j'ai préféré écrire ces romans plutôt qu'une suite directe à « Stone Baby » : « Corazon », où une jeune femme de Bradford se rend en Andalousie où ses profs de parents ont pris leur retraite pour se retrouver impliquée avec une secte mortelle cherchant à atteindre l'extase religieuse par le biais de modifications corporelles douloureuses (piercings, corsets, etc) ; « Borrowed Light », où une famille de Bradford aux parents

hippies va habiter le village côtier de Polwenna, en Cornouailles, où tout va bien jusqu'à l'arrivée d'Angel, une belle étrangère amoral ; et bien sûr « Billie Morgan », qui fut nominée pour le prix Orange et au Dagger award, un roman qui se passe entièrement à Bradford et raconte l'histoire d'une fille qui fut membre d'un gang de motards et qui essaie d'échapper aux horreurs de son passé. Mais pour ce qui est de Jamie et Lily, je voyais Jamie « achetée » par ses parents horrifiés pour qu'elle parte en voyage, et le livre d'ouvrirait sur un échange d'e-mails entre ses amis — jusqu'à ce qu'elle disparaisse au Maroc et que Lily, désormais installée à Bradford et cherchant à oublier toute cette histoire, ne parte à sa recherche, involontairement et contre l'avis de ses amis et de sa famille... Un jour, j'ai même trouvé quelqu'un qui avait réellement disparu au Maroc, et ce fut une expérience forte et parfois effrayante. Je crois qu'une amitié comme celle qui lie Jamie et Lily ne se brise ou ne s'oublie pas si facilement. Lily est un personnage complexe, plus encore que Jamie, et j'aimerais bien pouvoir le développer encore davantage. Elle me manque.

BIBLIOGRAPHIE/COMMENTAIRE

www.joolz-denby.co.uk

